



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: Le mythe amercain a la quebecoise : "Petit Homme Tornade" de Roch Carrier.

Author: Joanna Warmuzińska-Rogóż

Citation style: Warmuzińska-Rogóż Joanna. (2005). Le mythe amercain a la quebecoise : "Petit Homme Tornade" de Roch Carrier. W: K. Jarosz (red.) "Les images de l'Amerique dans les litteratures en langues romanes" (S. 170-181). Katowice :Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Le mythe américain à la québécoise : *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier

JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ

Dans l'acception courante, le mythe américain équivaut au mythe de l'*American Dream* qui permet de trouver dans le pays de la liberté, que sont selon beaucoup les États-Unis, la possibilité de réaliser ses projets et ses rêves, de tenter de revenir au Paradis terrestre et de devenir ainsi un homme nouveau. Ce changement, ou plutôt cette transformation, se trouve entre autres dans la définition du mythe américain que donne J. Morency. Selon lui, le mythe américain renvoie à l'histoire « de la métamorphose, de la transformation, de la renaissance, cette "histoire" se voyant par ailleurs merveilleusement illustrée par la rencontre singulière de l'homme et du Nouveau Monde »¹. J. Morency complète sa définition par la constatation que ce mythe, pour se distinguer des autres mythes de transformation, donne une place privilégiée à l'Indien qui devient le médiateur entre l'Ancien et le Nouveau Monde, et à l'espace qui facilite l'imaginaire continental².

Toutefois, l'espace américain avec son mythe de renouvellement ne se borne pas à cet espace « états-unien », comme disent les habitants francophones du Canada, c'est-à-dire relatif aux États-Unis de l'Amérique du Nord, car il ne faut pas oublier le rôle des descendants des colons français dans l'histoire et la création du Nouveau Monde et, ce qui va de soi, leur apport au mythe américain. Dans cette optique, il nous semble légitime d'analyser, parmi les romans canadiens qui renvoient au mythe américain ainsi compris, le roman de Roch Carrier, intitulé *Petit Homme Tornade*. Cet écrivain, auteur de trente-trois livres, parmi lesquels la fameuse trilogie : *La Guerre, yes sir!* (Éditions du Jour, le best-seller de 1968), *Floralie, où es-tu ?* (Éditions du Jour, 1969) et

¹ J. Morency : *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique*. Québec : Nuit blanche, 1994, p. 12.

² Ibidem, pp. 13–14.

Il est par là, le soleil (Éditions du Jour, 1970), ainsi que du roman *Il n'y a pas de pays sans grand-père* (Éditions internationales Alain Stanké, 1977), introduit souvent le thème des croyances, du sentiment communautaire, du rôle important du primitif ou de l'archaïque, bref, les effets de sens du conte, dans ses œuvres ce qui fait qu'elles peuvent être traitées comme les farces³.

Dans son roman *Petit Homme Tornade*, publié en 1996, Carrier propose une sorte de synthèse de ses romans précédents. Ce roman est d'ailleurs typique de la littérature québécoise de deux dernières décennies, étant donné que plusieurs écrivains introduisent le thème de l'américanité dans les œuvres romanesques. Tel est le cas entre autres de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin, de *Frontières ou Tableaux d'Amérique* de Noël Audet, du *Temps des Galarneau* de Jacques Godbout ou justement de *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier⁴. Ce titre désigne le personnage du vieil Indien⁵ qui habite en Arizona (le personnage de l'Indien apparaît souvent chez Carrier) et qui raconte à qui veut l'entendre ses souvenirs de soldat, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que ceux de son enfance⁶. Il fait la connaissance d'un historien québécois, Robert Martin, qui vient aux États-Unis pour oublier sa situation familiale déprimante. Accablé par le divorce qu'exige sa femme, « une trop jolie coiffeuse »⁷, il s'enfuit en Arizona, pour y trouver la liberté et la consolation (où ailleurs pourrait-on retrouver la liberté sinon dans ce pays qui l'incarne?). Le vieil Indien, Petit Homme Tornade, est appelé ironiquement par les *Bohanas* (les Blancs), Charlie Longsong. Ce qui attire l'attention de l'historien déprimé, c'est une adresse prononcée en français par le vieux: « Blanche Larivière, 33 Grande Allée, Québec, Canada » (*PHT*, p. 24). Toutefois, dégoûté par l'aspect physique et la saleté de l'Indien, Martin s'en va sans se soucier des mots prononcés par l'autochtone. Dans le musée d'un petit village au Colorado, il découvre les procès-verbaux des réunions du conseil du hameau. À la première page, il lit le rapport de la première transaction effectuée dans cet endroit dans laquelle a participé un certain Joseph Dubois, donc un homme

³ L. Mailhot : *La littérature québécoise*. Montréal : Éditions TYPO, 1997, p. 219.

⁴ J. Allard : *Le Roman du Québec Histoire. Perspectives. Lectures*. Montréal : Éditions Québec/Amérique 2000, pp. 257–258.

⁵ Au Québec, on utilise plutôt une appellation « Amérindien » pour désigner les habitants autochtones de l'Amérique. Toutefois, étant donné que dans le roman de Carrier apparaît le mot « Indien » qui renvoie au personnage de Petit Homme Tornade ainsi qu'aux autres indigènes du continent américain, nous avons décidé d'utiliser ce mot-là pour ne pas introduire de confusion au niveau linguistique.

⁶ Le thème de l'enfance apparaît aussi dans le roman de Carrier intitulé *Les enfants du bonhomme dans la lune*, qui s'inscrit dans le courant à la mode dans la littérature québécoise de la deuxième moitié du XX^e siècle, L. Mailhot : *La littérature québécoise...*, p. 337.

⁷ R. Carrier : *Petit Homme Tornade*. Montréal : Éditions internationales Alain Stanké, 1996, p. 70. Désormais dans le texte, nous allons signaler l'usage des citations provenant du roman de Carrier par le sigle *PHT*, suivi de numéro de page.

portant un nom qui permet de lui attribuer une hypothétique origine canadienne-française. Cette découverte fascine l'historien. Tout au long de son voyage,

[il] a souvent pensé à ses compatriotes canadiens-français qui, par centaines de milliers, ont fui la misère de leur terre ingrate du nord. Fascinés par les États-Unis où le rêve se transformait en fortune, hypnotisés par leur espoir, ils ont suivi les anciens sentiers, ils en ont inventé de nouveaux.

PHT, p. 12

Ainsi, pour oublier ses propres problèmes, Martin se décide à suivre les traces du mystérieux Dubois et de démontrer son importance dans la création de l'Amérique. « Quel moyen privilégié de s'immiscer dans l'âme de l'Amérique, de s'infiltrer comme un microbe curieux dans les fibres profondes du tissu américain ! » (*PHT*, p. 20), pense l'historien ravi. Une fois revenu au Canada, il veut entreprendre sa recherche que facilite sa nouvelle conjointe, Miss Camion, son étudiante décidément plus âgée que les autres, propriétaire d'une compagnie de transport qui, enchantée par le projet de Martin, lui promet une aide financière. Le projet de l'historien est imposant : « [il] proposera à son petit peuple sans mémoire un mythe pour inspirer sa vie quotidienne » (*PHT*, p. 71).

La recherche commence. Même avant son retour au Canada, Martin trouve aux États-Unis quelques Dubois, parmi eux entre autres un certain Dooboy, photographe qui avait photographié le fameux Geronimo, guerrier indien, le plus célèbre des chefs rebelles qui, captivé et condamné aux travaux forcés, en a été réduit, à la fin de sa vie, à vendre les photos de lui-même pendant des fêtes populaires. Ce Dooboy, photographe de Geronimo, est-ce le même Dubois, au nom cette fois-ci américanisé ? Puis, dans un vieux livre intitulé *La Piste de l'Oregon* que Martin achète par hasard, il trouve une mention du même nom désignant un fermier parmi « ces aventuriers en quête d'un paradis » (*PHT*, p. 72), c'est-à-dire les personnes qui ont parcouru l'Amérique en cherchant de la prospérité. Grâce à l'engagement de Miss Camion, l'historien et son fermier deviennent célèbres (l'entreprise de Martin prend une dimension médiatique) avant même que Martin ait trouvé une seule preuve concrète de l'importance de ce pionnier dans la création des États-Unis. Les Québécois, désireux de posséder leur propre héros, le héros national, se passionnent pour ce personnage fantôme. Martin est interviewé dans les journaux, se montre à la télé, il est même invité à prononcer un discours sur le thème « Les géants de notre race », devant les membres de la Confédération séparatiste unifiée.

Quelle est la raison pour laquelle tous se fascinent par une histoire mal documentée ? C'est Robert Martin lui-même qui en donne une explication :

Cette façon de courir derrière son rêve, n'est-ce pas aussi l'Amérique ? Quand le rêve devient la réalité, cette gigantesque schizophrénie n'est-elle pas l'Amérique hypnotisée par son rêve ?

PHT, p. 109

En tenant ce propos, il n'est pas loin du fameux *American Dream* qui est, comme l'explique G. Bouchard, « la croyance selon laquelle le pays [les États-Unis – J.W.-R.] offrait toutes sortes de possibilités aux citoyens désireux d'améliorer leur sort et disposés à déployer les efforts requis »⁸. Le fermier Dubois, qui semble avoir habité presque partout aux États-Unis, devient donc pour les Québécois le symbole d'*American Dream* – il cherche la liberté et réalise son rêve. Il peut combler le vide dans la conscience canadienne-française car, comme l'explique Ch. Dufour : « C'est que l'identité américaine est autrement plus vigoureuse que l'identité canadienne-anglaise, ou l'identité canadienne tout court. Il n'y a jamais eu d'équivalent canadien au rêve américain, à cet *American Dream* [...] »⁹.

Cette fascination dans l'attitude des Québécois face à « l'affaire Dubois » peut avoir également des raisons historiques. Il faut rappeler que l'historiographie américaine (états-unienne) était longtemps biaisée, avant tout au XIX^e siècle, par l'exceptionnalisme¹⁰, autrement dit par la conviction que l'histoire de ce pays diffère des autres et qu'elle est tout simplement meilleure. L'engouement des Québécois pour le personnage mythique de Dubois prouve le besoin de marquer leur importance dans l'histoire non seulement du Canada mais aussi dans celle du géant du Sud qui n'impose pas uniquement le modèle de l'*american way*, mais qui fonctionne aussi dans l'imaginaire québécois comme un espace où puisse se réaliser *American Dream*.

L'obstination avec laquelle Martin s'évertue à dépister le fermier et la fascination des Québécois pour cette œuvre pas encore écrite s'inscrit d'ailleurs dans le courant qui existe dans la littérature québécoise de la deuxième moitié du XX^e siècle¹¹. Il s'agit là d'un recommencement lié à la redécouverte de

⁸ G. Bouchard : *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*. Montréal : Les éditions du Boréal, 2001, p. 366.

⁹ Ch. Dufour : *Le défi québécois*. Montréal : Hexagone, 1989, pp. 109–110.

¹⁰ G. Bouchard : *Genèse des nations...*, p. 47.

¹¹ Mentionnons Jacques Ferron (*Le Saint-Elias. Le Ciel de Québec*), Jacques Godbout (*Couteau sur la table*), Réjean Ducharme (*La Fille de Christophe Colomb*), et soulignons que la littérature québécoise de cette période-là commence à faire voyager ses personnages aux États-Unis. Ainsi, le thème de l'américanité (la nord-américanité) entre dans les œuvres littéraires après une longue période du mépris envers cette problématique car même si la thématique liée aux États-Unis et au *self-made man* apparaissent auparavant dans la littérature québécoise, c'était avant tout le modèle négatif (tel était entre autres le cas du personnage de Lorenzo Surprenant, dans le roman de Louis Hémon, intitulé *Maria Chapdelaine*), cf. G. Bouchard : *Genèse des nations...*, pp. 160–163.

l'Amérique. J. Morency parle de la re-naissance qu'on voit dans la « nouveauté » du Nouveau Monde¹². C'est ce qui attire dans le mythe du fermier Dubois. Il se hasarde à réaliser son rêve aux États-Unis et se métamorphose en un homme nouveau, en habitant de cette terre promise. Son seul défaut est qu'il n'ait pas laissé de traces. Néanmoins, tous les habitants francophones du Canada l'admirent comme incarnation de ce mythe auquel ils aimeraient symboliquement participer par ce personnage interposé.

L'intérêt des Québécois pour le mystérieux fermier aboutit à l'absurde. Robert Martin est retenu dans la rue par des gens inconnus qui lui racontent l'histoire d'un Dubois dont ils ont entendu parler et « [v]oilà une piste que vous ne devriez pas négliger si vous voulez remonter jusqu'au fermier Dubois » (*PHT*, p. 120), comme dit à l'historien une femme inconnue. Dubois suscite l'intérêt même chez les éleveurs de vaches noir et blanc qui invitent notre historien au congrès organisé par leur Association en vue de promouvoir le rôle important du lait dans la colonialisation de l'Amérique. Le texte contient des exemples pareils qu'on pourrait multiplier, comme celui d'une agence de voyages qui projette d'organiser un itinéraire suivant les traces de « Dubois, le père de l'Amérique » (*PHT*, p. 126).

Or, cette fascination possède encore une autre dimension. Dubois devient le héros national surtout grâce à Miss Camion qui s'engage dans la promotion du livre de Martin. Quant aux Québécois, ils ont besoin de ce type d'information ayant soif de leur propre mythe qui n'est pas tout à fait contraire aux prémisses historiques étant donné que beaucoup de Canadiens-français ont choisi les États-Unis pour y vivre. Il faut rappeler que la situation économique favorable dans ce pays a provoqué une importante émigration des Canadiens-français vers le sud, avant tout au XIX^e et au début du XX^e siècles¹³. Ce qui est caractéristique de ce groupe assez nombreux, c'est de s'être très vite assimilé à la société « états-unienne ». Cela peut expliquer pourquoi on néglige fréquemment leur rôle dans la construction de l'Amérique. Il est vrai que les Canadiens-français qui sont partis aux États-Unis pour gagner leur vie étaient traités comme un groupe ethnique, donc ils ne possédaient aucun droit politique. Toutefois, ce qui comptait, c'est qu'ils étaient en quelque sorte les représentants de la culture canadienne-française dans un endroit nouveau. C'est aussi cet élément qui compte dans « l'affaire Dubois ».

Néanmoins, l'émigration n'était pas le premier signe de la présence des francophones dans le territoire des États-Unis actuels. Même les précédentes-

¹² J. Morency : *Le mythe américain...*, p. 14.

¹³ À titre d'exemple, on peut évoquer Y. Frenette qui présente plusieurs histoires des Canadiens-français qui ont immigré aux États-Unis avant tout pour des raisons économiques. Ces descriptions ressemblent sans aucun doute au sort du fermier Joseph Dubois, comp. : Y. Frenette : *Brève histoire des Canadiens-français*. Montréal : Les éditions du Boréal. 1998, pp. 81 et suivantes.

seurs des émigrants canadiens-français, les coureurs d'aventures qui découvraient l'Amérique, ont souligné leur présence dans l'histoire de ce continent. Ils donnaient les noms français aux montagnes, rivières, villages et ces nombreux toponymes à consonnance française parsemés à travers toute l'Amérique du Nord témoignent de leurs expéditions¹⁴. Dans le roman de Carrier, Robert Martin donne toute une liste de ces « coureurs de bois » et des « voyageurs » et il constate que les Canadiens-français qui pénétraient dans le continent américain n'étaient pas des conquérants, ils passaient plutôt vers l'inconnu, ce qui pousse l'historien à traiter son héros comme « l'Ulysse de cette épopée américaine » (*PHT*, p. 84).

Au fur et à mesure que progresse le travail de Martin, le nombre de Dubois s'accroît d'une manière inquiétante. L'historien semble être accablé par son impuissance face aux traces douteuses ainsi qu'à la fascination trop grande qu'il a suscitée par son projet qui n'avait été à l'origine qu'un prétexte pour oublier son ex-femme. Il se rend compte que « Dubois n'a pas d'histoire. Il est comme l'Amérique. C'est un trou de mémoire... » (*PHT*, p. 195). Cette quête dans l'espace et dans le temps qui aboutit parfois, comme le démontre l'exemple de *Volkswagen blues* de J. Poulin, à la (re)découverte ou à la prise de conscience d'une Amérique originelle¹⁵, s'avère, cette fois-ci, un échec complet. Le mythe du fermier Dubois, tellement convoité par les Canadiens-français, avides de marquer leur propre trace dans l'histoire de l'Amérique, disparaît. Martin le présente ainsi : « Son rêve était plus excitant que sa mémoire ; voilà le grand principe sur lequel s'est édifiée l'Amérique » (*PHT*, p. 207).

Cependant, la poursuite des traces du mythe américain par l'historien Robert Martin ne s'achève pas. Nous avons déjà mentionné un élément important du mythe américain qui le distingue des autres, c'est-à-dire la présence de l'Indien. L'histoire suivante qui va fasciner Martin contient cet élément.

Comme on l'a déjà dit, pendant son voyage à travers l'Amérique, l'historien fait la connaissance d'un Indien appelé Petit Homme Tornade qui se vante de connaître deux phrases en français : une adresse à Québec, mais aussi une phrase : « Où est la rue Gît-le-cœur ? » (*PHT*, p. 26). Dégoûté par ce vieil Indien, l'historien s'enfuit et néglige une trace qui aurait pu s'avérer importante. Le lecteur connaît toutefois cette histoire grâce à la construction du roman car, dans la première partie du livre, le narrateur fait alterner deux histoires concurrentes : d'un côté, celle de Robert Martin et de « l'affaire Dubois » et, de l'autre côté, celle de l'Indien qui se souvient de l'amour pour une Québécoise. Tout d'abord, les deux histoires sont racontées plutôt comme parallèles. Peu à peu, l'histoire de l'Indien et de la mystérieuse Blanche Larivière de Québec va do-

¹⁴ M. Abramowicz : *Le Québec au cœur de la francophonie*. Lublin : Wydawnictwo UMCS, p. 70.

¹⁵ Cf. l'analyse de J. Morency : *Le mythe américain...*, p. 214.

miner le roman et bouleverser aussi la vie de Robert Martin. Ce type de la narration est caractéristique de Carrier et peut être comparé à un *patchwork* dans lequel les trente-trois épisodes, racontés tout d'abord d'une manière concurrentielle, s'avèrent finalement complémentaires.

Rappelons donc brièvement l'histoire de l'Indien. Dans sa jeunesse, il était soldat et il est allé en Europe pour lutter dans « la guerre des *Bohanas* », c'est-à-dire dans la Seconde Guerre mondiale. C'est pendant ce temps-là qu'il a perdu un bras et qu'il a rencontré à l'hôpital une infirmière, Blanche Larivière, qui, « comme lui, était venue d'Amérique. Comme lui, elle avait traversé l'océan » (*PHT*, p. 29). Ils se rencontrent encore une fois par hasard, à Paris. Heureux, car la guerre est finie, ils fêtent la paix comme tous les autres autour d'eux et deviennent amants. Ainsi naît leur amour. Comme Blanche habite la rue Gît-le-cœur au Quartier Latin à Paris, l'Indien doit apprendre cette adresse par cœur pour ne pas se perdre dans la grande ville. Leur liaison se termine vite, car tous les deux doivent revenir en Amérique, lui, en Arizona, elle, au Canada. La vie de Blanche va être totalement bouleversée après ce temps passé en Europe. Pendant le voyage en bateau vers l'Amérique, elle se rend compte qu'elle attend un bébé dont le père (l'Indien) ignore l'existence. De son côté, l'Indien revient en Arizona où il se rappelle pendant toute sa vie son grand amour.

Telle est, *grosso modo*, l'histoire, à vrai dire assez simple, que le lecteur connaît grâce aux souvenirs de l'Indien. Robert Martin ne l'aurait pas connue si un jour une femme inconnue, qui avait vu à la télé sa relation de la rencontre avec l'Indien de la rue Gît-le-cœur, ne lui avait pas téléphoné pour lui dire qu'il existe un poème d'une poétesse québécoise qui parle d'un Indien et de cette rue. Il s'avère bien sûr que c'est Blanche Larivière qui avait écrit ce poème. Fatigué par la célébrité ennuyante de « l'affaire Dubois », Martin commence à suivre cette trace-là. Il découvre le journal de Blanche dans lequel celle-ci décrit son amour pour Petit Homme Tornade et sa vie après le retour au Canada. Étant consciente du sort des femmes solitaires qui ont un enfant dans ce pays puritain, désespérée, elle se décide à épouser le fils d'un ami de son père sans véritablement l'aimer et ne dévoile jamais la vérité concernant le père à son fils. Robert Martin découvre aussi que ce fils est vivant et ne connaît pas la vérité. Voilà une mission pour lui. Il veut informer le fils de Blanche de ses vraies origines et organiser une rencontre entre lui et Petit Homme Tornade, son père, ce qu'il parvient à réaliser.

Il nous semble légitime de constater que cette histoire de l'amour malheureux, étant à vrai dire peu compliquée, devient significative. Nous avons déjà mentionné l'importance de l'Indien dans le mythe américain défini par J. Morency. Dans ce cas-là, le rôle de l'Indien est primordial. Premièrement, il est traité ici comme le représentant originel du Nouveau Monde, comme le prouve le fragment suivant :

Le soldat qui avait perdu un bras à la guerre, l'Indien de l'Arizona, l'homme du Nouveau Monde, ne se sentait pas perdu dans l'Ancien Monde car il était guidé par une femme venue, comme lui, du Nouveau Monde.

PHT, p. 192

Dans le mythe américain, l'Indien devient le médiateur entre le Nouveau Monde auquel il appartient et les arrivants, les conquérants blancs. Autrement dit, il facilite le passage, la transposition sur laquelle se fonde le mythe américain. M. Laroche¹⁶ souligne le rôle particulier que joue l'Indien dans le processus de transformation du Français en Canadien. Grâce à l'habitant autochtone du continent, le nouveau venu de l'Ancien Monde se transforme en quelqu'un d'autre. Dans le fragment cité plus haut, Carrier souligne la liaison qui existe entre Blanche et Petit Homme Tornade – tous les deux viennent de ce Nouveau Monde, donc Blanche, malgré son patrimoine français, n'appartient plus au vieux continent qui n'est que le pays d'origine de ses ancêtres lointains. Cette relation entre les personnages fictifs est conforme à la réalité historique. Il faut rappeler que dès le XVII^e siècle, on considère les habitants francophones de l'Amérique comme un groupe distinct de la métropole et proche plutôt des Indiens¹⁷.

Il ne faut toutefois pas oublier que, même si Blanche et l'Indien appartiennent à ce monde nouveau, ils diffèrent par le fait qu'elle représente en quelque sorte les Européens-immigrants, tandis que lui symbolise les autochtones. G. Bouchard¹⁸ attire l'attention sur le fait qu'on traite le plus souvent les Blancs qui sont arrivés au Nouveau Monde comme les fondateurs ou pionniers, mais, en réalité, tous ces espaces étaient déjà occupés par des populations autochtones. Les relations entre les deux personnages du roman de Carrier démontrent cette différence. Petit Homme Tornade le résume en une phrase : « Un Blanc ne peut pas comprendre » (*PHT*, p. 43), méprisante pour ces étrangers, foncièrement incapables de comprendre les rites indiens. Cette distinction se voit aussi dans ses mots à propos de la participation des Indiens à la guerre des Blancs. Pendant le voyage en Europe, sur le bateau, il a remarqué quelques Indiens qui détournaient pourtant leurs têtes. « Étaient-ils honteux de participer à la guerre des *Bohanas* ? » (*PHT*, p. 61), se demande-t-il. Ces relations compliquées sont les plus visibles dans les opinions formulées par Blanche. Elle avoue :

¹⁶ M. Laroche : *L'américanité ou l'ambiguïté du « je »*. « Études littéraires » 1975, vol. 8, n° 1 (avril), pp. 103–125, cité par J. Morency : *Le mythe américain...*, p. 23.

¹⁷ M. Abramowicz : *Le Québec...*, p. 70.

¹⁸ G. Bouchard : *Genèse des nations...*, p. 14.

Nous nous sommes rencontrés au pays de mes ancêtres qui ont quitté l'Europe pour aller bâtir leur nouveau pays dans le pays de tes ancêtres. N'est-ce pas un signe ? Mes ancêtres ont fait du mal aux tiens mais moi, je t'ai aidé à avoir moins mal. N'est-ce pas un signe ? Tu vois, nous sommes unis, moi et toi, par beaucoup de signes.

PHT, p. 116

On peut donc apercevoir, dans ce propos, la double conscience non seulement de ce personnage mais également de l'habitant de l'Amérique. D'une part, il s'agit du descendant des Européens qui appartient à cette race des conquérants, de l'autre, de l'Américain qui bâtit sa nouvelle identité et se distingue de ses ancêtres¹⁹. Soulignons que même le prénom du personnage féminin porte cette signification, ce qu'elle remarque elle-même :

Moi, une Blanche portant le nom de Blanche, j'appartenais à la race de ceux qui persévéraient dans la conversion, l'assimilation et l'extinction de son peuple.

PHT, p. 153

Si elle avait été d'origine américaine (au sens d'états-unienne), il n'y aurait pas eu d'autres liaisons symboliques entre elle et l'Indien. Elle appartient pourtant à un groupe particulier des Canadiens-français, un groupe qui est, comme les Indiens, aussi menacé par l'extinction par des cultures plus puissantes. Voilà comment elle présente sa situation :

Canadienne-française de religion catholique en Amérique anglophone et protestante, j'appartiens aussi à un peuple qu'on a tenté de noyer. Quelques siècles plus tard, l'Indien et moi avons survécu. Nous étions en Europe. Nos peuples n'étaient pas éteints. Étions-nous ensemble pour proclamer que ceux qui refusent de mourir ne meurent pas ?

PHT, p. 153

On peut risquer l'opinion que l'histoire de Blanche et de Petit Homme Tornado constitue le mythe américain à la québécoise. Il contient bien sûr les éléments essentiels dont parlait J. Morency donc, premièrement, le rôle de l'Indien en tant que médiateur entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Il souligne également l'importance de l'espace dans ce mythe, puisque l'action du roman se passe dans le désert de l'Arizona, ce qui constitue évidemment un accent américain, états-unien de l'histoire, mais elle se déroule également en France,

¹⁹ Rappelons que c'était, par exemple, Carl-Gustav Jung qui avait observé chez ses patients américains ce déchirement entre la culture de provenance européenne et la primitivité ayant ses racines dans la culture des autochtones, cf. C.-G. Jung : *Problèmes de l'âme moderne*. Paris : Buchet/Chastel, 1960.

« le pays des ancêtres », ainsi qu'à Québec. L'Arizona est aussi un espace originel, indien, ce qui accroît cette distinction entre l'Ancien et le Nouveau Monde. L'écrivain esquisse de cette manière une vaste perspective historique – celle de l'appartenance des Québécois aussi bien au continent américain, donc aussi à l'espace indien (leur liaison avec la culture des autochtones) qu'à leur patrimoine européen.

En ce qui concerne les relations avec l'espace, la démarche de Carrier utilisée dans ce roman est aussi intéressante si l'on prend en considération les données historiques liées à la formation de l'identité québécoise. Rappelons que les premiers francophones, qui arrivent en Amérique, oublient la sédentarité européenne traditionnelle et mènent plutôt une vie nomade conformément au modèle américain. Le Canada attire surtout « les coureurs de bois » (trappeurs-chasseurs) et les défricheurs-colons²⁰. Un tel type de vie est présenté, par exemple, dans le roman de Louis Hémon, intitulé *Maria Chapdelaine*, où l'auteur esquisse une opposition entre le désir des pionniers de « faire de la terre neuve » et le besoin des valeurs sûres : l'attachement à la terre et une certaine stabilité liée également à la sédentarité. Cette dernière conception domine grâce à la religion catholique qui encourage la création des groupes sociaux organisés en paroisses. Ensuite, la situation économique au XIX^e et XX^e siècles provoque une importante émigration vers les États-Unis. Ce nouveau comportement des Canadiens-français contient aussi bien les éléments du premier modèle (le déplacement) que du second (la recherche d'un domicile stable, ce qui mène à la sédentarité). Dans le cas du roman de Carrier, l'accent est mis avant tout sur le déplacement des francophones qui parcouraient le continent américain. L'écrivain ne se concentre pas sur la dualité de l'identité québécoise, déchirée entre la nomadité et la sédentarité. Il s'occupe uniquement du mythe états-unien de la conquête du Far-West qui, à cause de la domination culturelle des États-Unis, finit, dans la conscience des Québécois, par devenir le modèle de la nomadité nord-américaine.

Le mythe américain à la québécoise, selon Carrier, est également conforme à la description de la vision du Nouveau Monde de G. Bouchard²¹. Selon ce dernier, parmi les principaux traits de cette vision, il convient d'énumérer entre autres :

- a) la volonté de s'en remettre aux modèles de la mère patrie,
- b) le besoin de se différencier et de provoquer de demi-ruptures,
- c) un rapport ambivalent à l'Amérique, à la fois séduisante et menaçante.

En ce qui concerne le premier point, dans son roman Carrier souligne souvent le lien qui unit Blanche Larivière à la France (le personnage écrit dans son

²⁰ M. Abramowicz : *Le Québec...*, p. 39.

²¹ G. Bouchard : *Genèse des nations...*, p. 120.

journal : « Mes ancêtres sont venus de France. J'ai voulu voir le pays de mes ancêtres », *PHT*, p. 79)²². Blanche voit cependant la différence entre le pays de ses ancêtres et sa patrie, comme elle le remarque plusieurs fois en parlant de sa rencontre avec l'Indien. Elle devient même le symbole de la réconciliation entre ses ancêtres et l'Amérique que ceux-ci ont conquise, car en Petit Homme Tornade bat « le cœur antique de l'Amérique » tandis qu'en elle, une Canadienne française, « le cœur de l'Europe ancestrale n'avait jamais cessé de vibrer » (*PHT*, p. 159).

Ce fragment est digne d'attention aussi par le fait que l'écrivain semble éviter consciemment l'évocation du Canada dans son roman. S'il décrit Blanche, elle est avant tout la descendante de la France et une habitante de l'Amérique. Comme le constate J. Allard, « le Canada est ici ignoré au profit du Québec, de la France et des États-Unis, constituants bien connus de l'Amérique française, avec, bien sûr, l'indianité retrouvée »²³. Dans la vision du mythe américain qu'il présente, d'une part, le roman s'éloigne de la piste de l'*American Dream* en ridiculisant le mythe de Dubois, d'autre part, le Canada est aussi ignoré au profit du Québec. La différence entre ce dernier et la part anglophone du continent américain, représentée uniquement par les Américains des États-Unis, est visible au niveau linguistique. Même si l'action d'une grande partie du roman se passe aux États-Unis et concerne le personnage de l'Indien qui ne connaît que deux phrases en français, donc qui utilise probablement l'anglais dans les contacts avec l'historien Martin ou bien avec Blanche, pas un seul mot en anglais n'apparaît dans le texte. C'est assez surprenant dans une œuvre qui décrit les événements qui se passent dans la plupart des cas en Amérique majoritairement anglophone. C'est d'autant plus étonnant si l'on compare ce texte aux autres romans québécois dont l'action est située aux États-Unis et dans lesquels apparaissent fréquemment des citations en anglais ou des jeux de mots bilingues comme c'est le cas entre autres d'*Une histoire américaine* de Jacques Godbout ou de *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin²⁴.

À la fin du roman, l'historien Martin se rend compte qu'il aurait dû plutôt écrire la biographie de Blanche et de Charlie Longsong au lieu de cher-

²² Depuis le traité de Paris jusqu'en 1855, lorsque la corvette française « Capricieuse » accoste au Canada, provoquant la joie des habitants francophones du pays, il n'y a pas de contacts politiques entre la France et le Canada et les Canadiens-français doivent compter seulement sur eux-mêmes. Le voyage de Blanche en France peut être traité comme symbolique et le personnage de Blanche témoigne de ces liens qui, malgré les événements historiques, ont toujours existé entre la France et le Québec. Pour ce qui est de l'histoire du Canada, cf. F. T é t u de L a b s a d e : *Le Québec. un pays. une culture*. Montréal : Les éditions du Boréal, 2001, pp. 19–219 ; M. A b r a m o w i c z : *Le Québec...*, pp. 39–57.

²³ J. A l l a r d : *Le Roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec*. Montréal : Éditions Québec/Amérique, 1997, p. 327.

²⁴ S. S i m o n : *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal : Les éditions du Boréal, 1994, p. 172.

cher les fragments de « l'odyssée » du fermier Dubois. Il est convaincu que « cette histoire vraie raconte toute l'Amérique » (*PHT*, p. 269). Ainsi, comme le souligne J. Allard, « l'Histoire a cédé devant le "roman" des personnes (la biographie), celui des mentalités et des cultures métissées, l'espace a bien gagné sur le temps et ses frontières »²⁵. Le roman se termine par une scène symbolique pendant laquelle Petit Homme Tornade raconte à la famille de Jean-René, son fils miraculeusement retrouvé grâce à Robert Martin, l'histoire de ses ancêtres, de leurs ancêtres. N'est-ce pas une fin symbolique ? Voilà un Indien, un autochtone-médiateur raconte le passé aux Québécois, descendants du vieux continent européen, mais qui sont liés incontestablement au Nouveau Monde, la terre natale des Indiens. Ainsi, l'écrivain esquisse les liens profonds qui unissent les deux groupes possédant des expériences pareilles qui doivent se battre pour sauvegarder leur identité et dont la présence sur le continent devrait être traitée comme aussi importante que celle des habitants anglophones de l'Amérique du Nord.

²⁵ J. Allard : *Le Roman mauve...*, p. 327.